

The background of the cover is a photograph of a train compartment. Two red upholstered seats are visible, facing each other with a central aisle. A window is positioned above the seats, showing a blurred view of the outside world. The text is overlaid on this scene.

rosa

# Liksom

Compartment  
n° 6

Extrait de la publication

roman  
**Gallimard**

*Du monde entier*

ROSA LIKSOM

COMPARTIMENT

N° 6

roman

*Traduit du finnois  
par Anne Colin du Terrail*

*nrf*

GALLIMARD

*Titre original :*

HYTTI NRO 6

© Rosa Liksom.

*Première publication en finnois par Werner Soderström Ltd.  
(WSOY), 2001, Helsinki, Finlande.*

© Éditions Gallimard, 2013, pour la traduction française.

*Merci, gospodine / grajdanine X. X.*



Moscou se recroquevillait dans le froid sec d'un soir de mars, se protégeant du contact du soleil couchant, rouge et glacé. La jeune femme monta dans le dernier wagon, en queue du train, chercha son compartiment, le n° 6, et respira profondément. Il y avait quatre couchettes, dont les deux du haut étaient repliées, avec entre elles une petite table ornée d'une nappe blanche et d'un vase en plastique contenant un œillet en papier rose décoloré par le temps; le porte-bagages, à la tête des lits, débordait de gros ballots noués à la va-vite. Elle fourra la vieille valise sans prétention que lui avait donnée Zakhar dans le coffre en métal situé sous l'étroite et dure couchette, et jeta sur cette dernière son petit sac à dos. Au premier coup de la cloche de gare, elle alla s'accouder à la fenêtre du couloir. Elle respira le parfum du train, l'odeur laissée par le fer, la poussière de charbon, les dizaines de villes et les milliers de gens. Les voyageurs et leurs accompagnateurs se frayaient un passage derrière elle, la bousculant de leurs colis. Elle toucha la vitre froide de la main et regarda le quai. Ce train l'emmènerait à travers les villages peuplés de pros-

crits et les villes ouvertes ou fermées de Sibérie jusqu'à la capitale de la Mongolie, Oulan-Bator.

Au deuxième coup de cloche, elle vit arriver un homme vigoureux, aux oreilles en feuille de chou, vêtu d'une veste matelassée noire comme en portaient les ouvriers et d'une chapka blanche en hermine, ainsi qu'une belle femme brune et un adolescent qui ne la quittait pas d'une semelle. La mère et le fils, après lui avoir dit au revoir, partirent bras dessus, bras dessous vers le bâtiment de la gare. Le regard rivé au sol, l'homme tourna le dos au vent glacé, pinça une Belomorkanal, la porta à ses lèvres, l'alluma et la teta un moment avec avidité, écrasa son mégot sous sa semelle et resta là, debout, à grelotter. Au troisième coup de cloche, il sauta dans le train. La jeune femme le regarda s'éloigner dans le couloir d'un pas chaloupé, priant pour qu'il n'aille pas dans son compartiment. Vain espoir.

Après avoir hésité un instant, elle regagna sa place et s'assit sur sa couchette, face à l'homme qu'entourait un halo de froid. Ils restèrent silencieux, lui la dévisageant d'un air renfrogné, elle fixant, indécise, l'œillet en papier. Quand le train s'ébranla, le *Quatuor à cordes n° 8* de Chostakovitch jaillit des haut-parleurs en plastique du compartiment et du couloir.

Et ainsi s'éloigne la Moscou hivernale, ville bleu acier réchauffée par le soleil du soir. S'éloignent Moscou, ses lumières et son trafic assourdissant, la ronde des églises, l'adolescent et la belle femme brune qui avait un côté du visage tuméfié. S'éloignent les rares néons publicitaires se détachant sur l'irascible ciel noir de poix, les étoiles de rubis des tours du Kremlin, les corps de cire du bon Lénine et du mauvais Staline, ainsi que Mitka,



s'éloignent la place Rouge et son mausolée, les balustrades en fer forgé des escaliers du grand magasin Goum, l'hôtel international Intourist avec ses bars en devises et ses sinistres préposées d'étage, intéressées par les produits de beauté occidentaux, les parfums et les rasoirs électriques, qui s'approprient en secret l'espace habitable des placards à balais. S'éloignent Moscou, Irina, la statue de Pouchkine, les boulevards périphériques et les lignes circulaires, les avenues de Staline, la chaussée multiple, à l'occidentale, de la Novy Arbat, la route de Iaroslav et les rangées de datchas aux décors de bois découpé; une terre fatiguée, malmenée, fuyante. Derrière la fenêtre passe en trombe un train de marchandises vide, long de cent mètres. C'est encore Moscou : dans une carrière de limon, un conglomerat d'immeubles préfabriqués de dix-neuf étages aux fenêtres glacées desquels palpite timidement une faible lumière, des chantiers, des constructions inachevées, des murs aux ouvertures béantes. Ils ne sont bientôt plus, eux aussi, que des silhouettes dans le lointain. Ce n'est plus Moscou : une maison écroulée sous la neige, une pinède gelée sauvagement agitée par le vent, une clairière sous un manteau ouaté, de la vapeur tiède piégée sous des congères, des ténèbres, une petite isba perdue au milieu d'un désert blanc, dans son jardin un pommier délaissé, une forêt engoncée dans le givre, des villas entourées de palissades, une vieille remise en bois. Devant s'ouvre une Russie inconnue, figée par la glace, le train file sous un firmament éreinté où se détachent de scintillantes étoiles, il fonce dans la nature vers une obscurité pesante qu'éclaire un ciel bouché. Tout est en mouvement : la neige, l'eau, l'air, les arbres, les nuages, le vent, les villes,

les villages, les gens et les pensées. Le train gronde à travers le pays enneigé.

La jeune femme écoutait la respiration lourde et tranquille de l'homme. Lui regardait ses mains — elles étaient grandes et fortes. Au ras du sol défilaient les lanternes des aiguillages. Des wagons arrêtés sur les rails masquaient par moments la vue, à d'autres la nuit de la terre russe s'étendait derrière la vitre, ici et là surgissaient quelques maisons chichement éclairées. L'homme leva les yeux, scruta la jeune femme d'un long regard perçant et déclara, soulagé :

« Nous ne sommes donc que deux. Et des rails luisants nous conduisent dans la glacière de Dieu. »

L'hôtesse en chef du wagon, une vieille femme en uniforme taillée d'un bloc, apparut à la porte du compartiment et tendit aux deux voyageurs des draps et une serviette propres.

« Et on ne crache pas par terre, ici ! Le couloir est nettoyé deux fois par jour. Vos passeports, s'il vous plaît ! »

Quand ils les lui eurent remis, elle se retira avec un sourire narquois. L'homme fit un signe de tête dans sa direction.

« Cette vieille sorcière d'Arisa a un pouvoir de milice. Avec elle, les putes et les ivrognes filent doux. Mieux vaut ne pas lui chercher des crosses. C'est la déesse du chauffage de ce train. Autant ne pas l'oublier. »

Il sortit de sa poche un couteau à manche noir, ôta la sécurité et appuya sur le bouton. Le métal tinta, la lame jaillit avec un claquement sec. L'homme posa délicatement le couteau sur la table et tira de sa musette un gros morceau de fromage — du Rossiski —, un pain noir entier, une bouteille de kéfir et un pot de crème aigre.

Pour finir, il puisa dans la poche latérale un sachet de cornichons malossol dégoulinant de saumure et entreprit d'en enfourner d'une main dans sa bouche, avec du pain noir de l'autre. Quand il eut fini de manger, il extirpa d'une chaussette de laine une bouteille remplie de thé chaud. Il examina longuement la jeune femme. Dans son regard passa d'abord du dégoût, puis une curiosité vorace, et enfin une forme d'acceptation.

« Je suis l'homme d'acier, fils de l'homme de fer, dit-il, métallo et manœuvre du bâtiment dans la Moscou des tsars, Vadim Nikolaïevitch Ivanov. Mais appelez-moi Vadim. Vous en voulez ? Il y a des vitamines dans le thé, ça vous ferait du bien d'en boire une petite tasse ou deux. Je commençais à me demander ce que j'avais bien pu faire pour mériter de me retrouver en cage avec une Estonienne. Il y a une différence entre la Finliandskaïa Respoublika et la Sovietskaïa Estonskaïa Respoublika. Les Estoniens sont des nazis allemands au nez crochu, mais les Finlandais sont en principe faits du même lard que nous. La Finliandiia est une petite patate perdue loin dans le haut de la carte. Vous ne faites de mal à personne. Tous les habitants du Grand Nord sont un seul et même peuple, uni par la même fierté. Mademoiselle est d'ailleurs la première Finlandaise que j'aie jamais vue. Mais j'ai beaucoup entendu parler de votre pays. Il y a la prohibition, chez vous. »

Il lui servit un verre de thé noir. Elle le goûta prudemment. Lui but le sien à petites gorgées, se leva, fit son lit et se déshabilla, gardant pudiquement ses sous-vêtements. Il plia avec soin au bout de sa couchette son épais pantalon noir maintenu par une fine ceinture de cuir, sa veste légère taillée dans un tissu rugueux et sa chemise

blanche. Puis il enfila un pyjama bleu ciel à rayures et se glissa entre les draps amidonnés. De sous la couverture pointèrent bientôt des talons rêches, gercés, et des orteils en griffe, négligés et abîmés par de mauvaises chaussures.

« Bonne nuit », dit mollement l'homme, presque dans un murmure, et il s'endormit aussitôt.

La jeune femme resta éveillée longtemps. Dans la pénombre du compartiment, les verres à thé et leurs ombres remuaient sans se fixer nulle part. Elle avait voulu quitter Moscou pour prendre de la distance avec sa propre vie, mais la ville lui manquait déjà. Elle songeait à Mitka et à sa mère Irina, au père de cette dernière, Zakhar, et à elle-même, à ce qu'il adviendrait d'eux, ainsi qu'à leur appartement commun, maintenant vide. Déserté même par les chats, mademoiselle Crasse et monsieur Détritus. La locomotive sifflait, le grincement des rails se mêlait au martèlement métallique du train. L'homme ronfla toute la nuit d'un bruit sourd qui lui rappelait son père et lui donnait un sentiment de sécurité. Enfin, au petit matin, alors que les ombres commençaient à rétrécir, elle s'endormit d'un blanc sommeil mousseux.

Quand la jeune femme ouvrit avec précaution les yeux, la première chose qu'elle vit fut l'homme qui faisait des pompes entre les deux couchettes. Un pâle soleil vert dansait sur les murs laqués du compartiment, l'homme s'épongea le front dans sa serviette. Avant que la jeune femme ait le temps de s'asseoir, on frappa à la porte et Arisa, sanglée dans une veste d'uniforme noire, posa sur la table deux verres de thé fumant, des gaufrettes ramollies et quatre gros morceaux de sucre cubain. L'homme prit quelques kopecks dans son porte-monnaie décoré de l'effigie en relief de Valentina Terechkova, coiffée d'un casque de cosmonaute.

Une fois Arisa partie, il tira son couteau de sous son matelas, saisit un morceau de sucre de la main gauche, le cassa en deux d'un coup sec du dos de la lame étroite et en tendit la moitié à la jeune femme, avec l'un des verres de thé.

Esquissant un timide sourire mélancolique, il ouvrit une bouteille de vodka qu'il avait sortie des profondeurs de son sac, en plus de deux petits verres bleus, et remplit ces derniers.

« Si nous devons avoir le plaisir de faire un long voyage ensemble, le discours peut être bref. À notre rencontre! Au seul véritable État du monde, l'Union soviétique. Qui ne mourra jamais! »

L'homme siffla sa vodka d'un trait et croqua dans un gros oignon charnu. La jeune femme porta son verre à ses lèvres, mais sans boire.

Il s'essuya les babines dans le bord de la nappe avec un sourire de gamin mal élevé. Elle goûta son thé. Il était bien infusé, fort et parfumé. Ce n'est qu'à ce moment que l'homme s'aperçut qu'elle n'avait pas touché à son verre de vodka.

« C'est triste de boire seul. »

Elle ne fit pas un geste. Il la fixa, l'air déconfit.

« C'est dur à comprendre. Mais bon. Je ne veux pas vous forcer, même si ça me démange. »

Il resta à la regarder, sourcils froncés. Elle n'aimait pas son expression, et c'est pourquoi elle prit sa petite serviette et sa brosse à dents pour aller se débarbouiller aux toilettes.

La file d'attente emplissait la moitié du couloir. Les voyageurs étaient en robe de chambre, en pyjama, en survêtement, et même, pour quelques hommes, en simple caleçon blanc de l'armée.

Au bout d'une heure, la jeune femme atteignit son but. Ce fut son tour de saisir la poignée de porte humide, poisseuse. Les toilettes étaient d'une saleté repoussante. Il y flottait une âcre puanteur, le sol était couvert d'urine savonneuse et de papier journal chiffonné, il n'y avait pas une goutte d'eau au robinet. Deux morceaux beiges, parfaitement cubiques, de savon de ménage en barre sentant la soude étaient en revanche disponibles.

L'un d'eux baignait dans une substance visqueuse couleur rouille. La jeune femme se jucha d'une enjambée sur la cuvette des W.-C. afin de ne pas mouiller ses pantoufles achetées à Leningrad, et se lava à sec les dents et le visage. La petite fenêtre des toilettes était entrouverte. Devant elle passa une gare déserte, oubliée.

L'homme déballa de sa besace du pain noir, un bocal de raifort, des quartiers d'oignon et de tomate, de la mayonnaise, des conserves de poisson et des œufs durs qu'il écala soigneusement et trancha en deux.

« Dieu n'oublie pas les rassasiés, et réciproquement. Je vous en prie. »

Ils se restaurèrent longuement, et ce n'est qu'après que l'homme eut rangé les restes dans son sac à provisions et balayé de la main les miettes de la table qu'ils savourèrent leur thé, refroidi à point.

« J'ai rêvé de Pétia, la nuit dernière. Nous sommes nés la même année et nous étions dans la même classe. Nous avons passé cinq ans et demi ensemble, en tout. On n'aimait pas l'école, on a dû travailler. J'attendais les camions sur le perron d'un magasin et, quand ils arrivaient, je balançais les marchandises dans la réserve. Pétia portait des planches sur un chantier. On logeait dans une chaufferie. Il y avait une fenêtre par laquelle on voyait le trottoir et les pieds des passants. On vivait là, mais un soir Pétia n'est pas rentré du boulot. J'ai pris le trolleybus, le lendemain, pour aller voir sur son chantier, et on m'a dit qu'il s'était fait écraser par un engin et qu'il était mort. Que la machine l'avait tué. J'ai demandé quelle machine. Un vieux m'a montré une misérable

petite pelleteuse. C'était elle la coupable. J'ai pris une masse et je l'ai bousillée. Depuis, je me débrouille seul. »

La jeune femme jeta un coup d'œil à l'homme perdu dans ses pensées et songea à Mitka, une nuit d'août sur la place Pouchkine. Ils étaient assis sur un banc de béton à fumer un joint en attendant l'aube quand une bande de jeunes braillards ivres avaient surgi et s'étaient mis à les bousculer et à les menacer. Ils s'étaient extirpés en vitesse de leurs griffes, mais un gros lard au crâne rasé les avait poursuivis, gueulant qu'il allait faire gicler la cervelle du binoclard sur le trottoir. Ils avaient pris peur. Ils étaient partis en courant dans la rue déserte, une voiture leur avait barré la route, et elle avait été certaine que c'étaient aussi des skinheads. Ils s'étaient engouffrés dans une venelle, avaient coupé par des cours, étaient arrivés chez eux trempés de sueur.

« Je me suis retrouvé pour la première fois dans le sud de la Sibérie au début des années soixante. On était en pleine réforme monétaire. Le rouble n'avait plus aucune valeur, même avec de l'argent on ne trouvait rien à manger et, dans les buvettes, la bière était à cinquante kopecks. J'allais souvent à la cantine du chantier lamper de la mauvaise soupe avec Boris, Sacha et le chien Moukha. Un jour, un conducteur de travaux s'est pointé. Ce cul-terreux m'a dit camarade citoyen, va à Soukhomi, en Crimée, en Sibérie méridionale, on y a besoin d'ouvriers de choc. Il m'a fourré un bout de papier dans la main et a disparu comme si le sol l'avait avalé. Je suis allé dire au revoir et merci pour ta chagatte à ma chère pute au gros cul, Vimma, puis j'ai filé à la gare et cahoté en train à travers la vaste et grande Russie. Au bout du compte, je me suis retrouvé à Yalta au



lieu de Soukhoumi. On y construisait aussi toutes sortes de baraques et quand j'ai dit que j'étais une machine de chair stakhanoviste et un héros du béton, j'ai tout de suite trouvé du travail. Ç'a été le plus bel été de ma vie. Je passais mon temps à glander et à baiser des tapins. Quand on leur demandait si elles mouillaient, c'était bon en deux minutes. On allait quelquefois ensemble voir des films d'aventures au cinéma L'Ouvrier du bâtiment. *Trois hommes dans la neige*, *Perdu dans les glaces*, et comment est-ce que ça s'appelait, déjà, c'était vraiment bien... *Amitié en haute mer*. Chaque fois que je repense à cet été, j'en ai l'eau à la bouche. On n'était pas esclave de la raison, à l'époque. Mais après, je suis tombé sur cette dernière pute! Katinka. Elle m'a gazouillé d'une voix sucrée laisse-moi laver ta chemise, chéri. Ma vie s'est arrêtée là, et devant moi s'est ouverte la sombre voie chaotique d'une ivrognerie invétérée. »

Dans l'immensité neigeuse, un vent d'est ballottait quelques flocons solitaires, et une lueur blafarde entr'apparaissait au-dessus de la forêt. L'homme cracha rageusement par-dessus son épaule gauche dans un coin du compartiment.

« C'est cette même Katinka qui est venue m'accompagner hier à la gare. C'est moi qui lui ai abîmé le portrait. Je suis rentré souül à la maison, et c'est comme ça que ça a commencé. C'est chaque fois le même bordel, elle a voulu me faire une scène. Et comme elle n'a pas su s'arrêter à temps, je lui ai mis une beigne, puis une deuxième. Elle pourrait gentiment fermer son clapet, aider le pèlerin fatigué à se déshabiller et lui préparer un bon souper, mais non, elle n'apprendra jamais. J'essaie de m'expliquer et je lui fais même des compliments. Au

lieu de m'écouter, elle me saute sur le râble, gueule que les hommes ont construit ce maudit monde uniquement pour eux-mêmes. Là, ma colère de mari humilié se condense et je la fais taire d'une claque. Et si ça ne suffit pas, je lui en colle une bonne en pleine poire. Ce n'est pas facile pour moi, je n'aime pas cogner, mais c'est toujours ce qui finit par arriver. J'ai moi aussi le droit de m'exprimer, après tout, et d'être respecté chez moi, même si je n'y mets que rarement les pieds. »

L'homme pesait avec soin ses mots, les laissant tomber un à un. La jeune femme se concentrait pour ne pas l'entendre.

« Une scène de ménage en pleine nuit, c'est déprimant. Ça vous ôte toute joie de vivre. Hier, sa terrible odeur s'est ruée sur moi dans mon sommeil comme un char d'assaut. Rien que de penser à sa chagatte cramée me donne envie de repeindre les murs de vomis. »

Le wagon cahotait, les doigts de l'homme tressaillaient, une larme perla au coin de son œil. Il l'essuya du dos de la main, ferma les paupières, se racla la gorge, inspira et expira profondément.

« Mais il y a des limites à tout. Je ne frappe jamais Katinka dans le couloir de la kommounalka, ni dans la rue, ni à son bureau. Je ne la frappe que dans notre chambre, parce que sinon on voit débouler le responsable de l'immeuble ou l'agent de la milice et je ne les aime ni l'un ni l'autre, surtout le deuxième. La règle de base, c'est pas sous les yeux du gamin, Katinka est sa mère, malgré tout. Il est maintenant assez grand pour cogner sur sa propre petite amie. Je n'aime pas ça... Frappe ta bonne femme à coups de marteau, tu en feras de l'or,

m'ont appris les vieux quand j'étais jeune. J'ai suivi leur conseil. Peut-être même trop. »

La jeune femme regardait tantôt le sol, tantôt un nuage immobile au ras de l'horizon. Elle n'avait jamais rencontré de Russe tel que cet homme. Ou peut-être que si, mais elle ne voulait pas s'en souvenir. Aucun ne lui avait parlé sur ce ton. Elle percevait pourtant en lui quelque chose de familier, dans sa grossièreté, sa façon d'étirer les mots, son sourire, son doux regard dédaigneux.

« Katinka est comme toutes les Russes, cruelle et juste. Elle travaille, s'occupe de la maison et des enfants et supporte tout. Mais je ne vois pas les choses de la même façon qu'elle. Prenons par exemple ma vieille mère. Elle vit avec nous dans la même kommounalka et je trouve ça parfait, Katinka peut lui faire à manger en même temps qu'à elle-même et au garçon et surveiller du coin de l'œil que tout aille bien pour elle. Mais ce n'est pas si simple. Depuis vingt-trois ans que nous sommes mariés, cette pute ne cesse de réclamer que je la chasse. »

La jeune femme se leva pour aller dans le couloir, mais l'homme la saisit violemment par le bras et lui fit signe de se rasseoir.

« Vous allez m'écouter jusqu'au bout. »

Elle se dégagea d'un bond. Il la rattrapa et lui agrippa le poignet, d'un geste ferme mais paternel. Elle se laissa tomber au bout de sa couchette.

L'homme retourna à sa place, posa son doigt sur ses lèvres, souffla légèrement et sourit d'un air salace.

« Ça m'étonnera toujours. Tout jeune homme aime sa fiancée, mais tout mec déteste sa bonne femme. Dès que l'acte de mariage est signé, l'époux se transforme en mec et l'épouse en bonne femme et l'insatisfaction commence

à les ronger tous les deux. Elle se dit qu'avec plus de confort tout se tassera. Qu'il s'agit d'avoir son propre réchaud, un nouveau peignoir, un vase monumental, une casserole moins cabossée ou un service à thé en porcelaine. Lui, de son côté, s'imagine qu'en allant aux putes il la supportera mieux. Mais en même temps... Quand je la regarde très attentivement, j'ai parfois envie de dire Katioucha, mon petit clown, ma petite idiote à moi. »

Il exhala un lourd soupir, tendit la main vers le sachet de cornichons, en saisit un, croqua dedans et, sans le vouloir, avala tout rond le morceau.

« Les hommes ne sont bons à rien. Les grognasses se débrouillent mieux seules. Personne n'a besoin de nous. Sauf d'autres mecs. Je voudrais, en cet instant, lever mon verre à l'énergie, à la ténacité, à la patience, au courage, à l'humour, à la ruse, à la trahison et à la beauté des femmes russes. C'est grâce à elles que ce pays tient debout. »

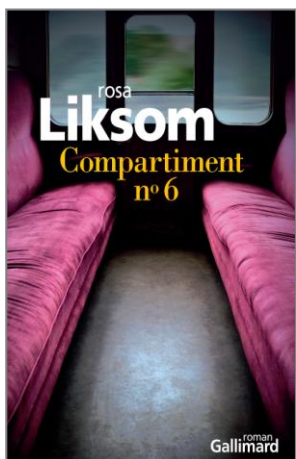
Il glissa la main sous son matelas et en tira une tablette de chocolat Tchaïkovski. Il l'ouvrit avec la pointe de son couteau et en offrit à la jeune femme. Sans en prendre lui-même, il posa la tablette au milieu de la table. Le chocolat, d'un noir profond, avait un goût de pétrole. La jeune femme songea à Irina, assise le soir dans son fauteuil préféré à lire sous la lampe, à la lumière jaune tombant sur les pages, à ses mains tenant le livre, à son visage et à...

« Avant, les femmes savaient se taire, les gonzesses d'aujourd'hui parlent tout le temps. J'ai même connu une pute qui fumait et jacassait pendant que je la baisais. J'avais envie de l'étrangler. »

Au loin se profilait une forêt de bouleaux éreintée par

*Photocomposition CMB Graphic*  
*44 400 Rezé*

ISBN : 978-2-07014036-7



# Compartiment n° 6

## Rosa Liksom

Cette édition électronique du livre  
*Compartiment n° 6* de Rosa Liksom  
a été réalisée le 21 juin 2013  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070140367 - Numéro d'édition : 249610).

Code Sodis : N54728 - ISBN : 9782072484674

Numéro d'édition : 249612.